

# **Discours de Robin RENUCCI, Directeur du Théâtre National La Criée**

**Hommage à Jean Zay – 7 janvier 2026 à la Citadelle de Marseille**

Chère Hélène Mouchard -Zay,

Mesdames, Messieurs les élu.e.s,

Chers.e. ami.e.s,

Nous rendons ce matin, chacune et chacun à notre manière, hommage à Jean Zay afin d'honorer la grande figure de la République qu'il était.

Tenter de mettre en perspective l'œuvre culturelle de Jean Zay et son héritage contemporain, c'est accepter de regarder avec lucidité notre présent ;

car nous vivons un moment de fragilisation démocratique profonde, en France comme en Europe.

Partout, les discours de simplification, de désignation de boucs émissaires, de repli identitaire progressent.

Partout, les idées de l'extrême droite gagnent du terrain en s'attaquant d'abord à ce qui fonde une société libre :

l'école, la culture, l'esprit critique, la complexité.

Jean Zay savait — et son destin en est la preuve tragique — que le fascisme ne surgit jamais par surprise.

Il avance lentement,

il s'installe dans la banalisation,

il prospère sur la fatigue démocratique,

sur le découragement,

sur l'abandon des politiques d'émancipation.

Il commence toujours par disqualifier le savoir,

par attaquer les artistes et les intellectuels,

opposer le peuple à la culture,

par réduire l'éducation à une fonction utilitaire ou disciplinaire.

Ce que nous voyons aujourd'hui en Europe — remise en cause de la liberté de création, pressions idéologiques sur les institutions culturelles, attaques contre l'autonomie pédagogique, réécriture de l'histoire —

Jean Zay l'aurait immédiatement identifié comme un signal d'alerte majeur.

Face à cela, il n'y a pas de neutralité possible.

Jean Zay nous rappelle que la culture est un champ de bataille démocratique.

Que l'éducation populaire n'est pas une animation sociale, mais une politique de résistance intellectuelle.

Lorsqu'un État affaiblit durablement le service public de la culture,  
lorsqu'il précarise les artistes,  
lorsqu'il réduit les moyens de transmission dans les territoires,  
il ne fait pas seulement un choix budgétaire :  
il affaiblit les défenses démocratiques de la société.

Soyons clairs :

les pensées autoritaristes se nourrissent toujours du vide culturel.

Elles prospèrent là

où la parole se raréfie,

où la jeunesse n'a plus accès à des récits complexes,

là où l'art n'est plus qu'un produit ou un divertissement.

Amoureux du théâtre d'art et d'émancipation, Jean Zay fut un précurseur de la démocratisation culturelle.

Écoutons-le en 1938 à l'occasion du 11e congrès international du théâtre à Londres.

« Rien n'est plus détestable que cette conception selon laquelle un spectacle populaire doit être une sorte de doublure médiocre des spectacles offerts à ce qu'on appelle l'élite.

Il me semble au contraire, qu'en retrouvant le contact du public populaire, le théâtre reprend sa fonction primordiale et féconde de communion.

Rôle éducatif que doit jouer le théâtre dans ce régime de constant progrès spirituel, d'incessante élévation intellectuelle et morale, que nous appelons : démocratie.

Il croyait à une République qui fait confiance à l'intelligence des citoyens,  
y compris — et surtout — des plus jeunes.  
Il savait que la jeunesse n'a pas besoin d'être surveillée, mais accompagnée, outillée.  
Pour penser, pour douter, pour débattre, créer.

Aujourd'hui, opposer exigence artistique et démocratisation,  
opposer culture et sécurité,  
opposer rigueur budgétaire et service public,

c'est reprendre, sans le dire,  
les cadres de pensée de ceux qui ne croient pas à la démocratie.

Les Centres dramatiques nationaux, les lieux d'art, les réseaux d'éducation populaire sont  
des digues.

Des digues fragiles, exigeantes, mais essentielles.  
qui portent une parole libre, contradictoire et non alignée.  
C'est précisément pour cela qu'ils sont souvent attaqués.

Faire vivre l'héritage de Jean Zay,  
c'est refuser la banalisation de ces attaques.  
C'est rappeler que la République ne se défend pas seulement par des lois,  
mais par des politiques publiques cohérentes, visibles et assumées.

Cela suppose un État courageux.  
Un État qui ne délègue pas l'émancipation au marché,  
qui ne sacrifie pas la culture sur l'autel de l'urgence ou de la peur.  
Un État qui comprend que l'investissement culturel est un choix de civilisation.

Jean Zay a payé de sa vie son refus du renoncement.  
Il nous laisse une responsabilité lourde et claire :  
ne pas laisser s'installer, dans l'indifférence ou le silence, ce qui détruit lentement la  
démocratie.

Lui rendre hommage aujourd'hui,

c'est affirmer que la culture est une ligne de front républicaine,  
que l'éducation populaire est un combat politique au sens le plus noble qui soit,  
et que la vigilance n'est pas une posture, mais une action.

C'est à cette fidélité lucide, exigeante et courageuse que je souhaite, ici, avec vous, rendre hommage.

Je vous remercie.

Robin RENUCCI